photo

(DÉ)CRIRE, DIT-IL

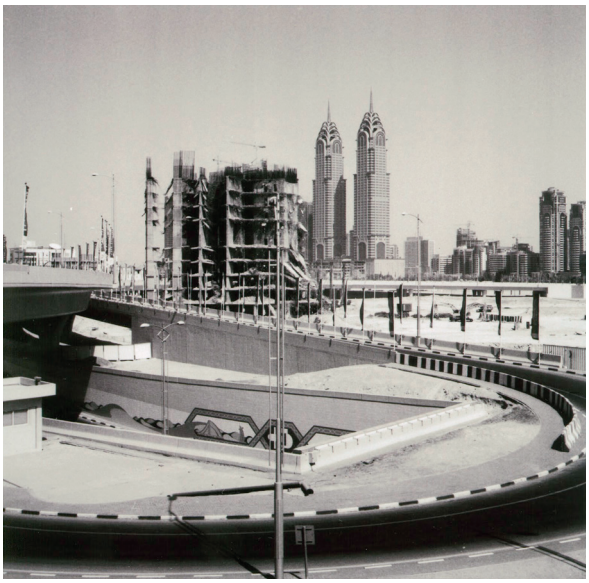
PLUS RADIOGRAPHE QUE PHOTOGRAPHE, PLUS SPECTATEUR QUE DOCUMENTARISTE, ZIAD ANTAR PREND DES PHOTOS, DEPUIS L'AN 2000, AVEC DES FILMS PÉRIMÉS. LES CHASSEURS D'IMAGES ABONDENT, MAIS CET ARTISTE INCLASSABLE EST UN CHASSEUR DE SPECTRES. PORTRAIT D'UN «GHOSTBUSTER».

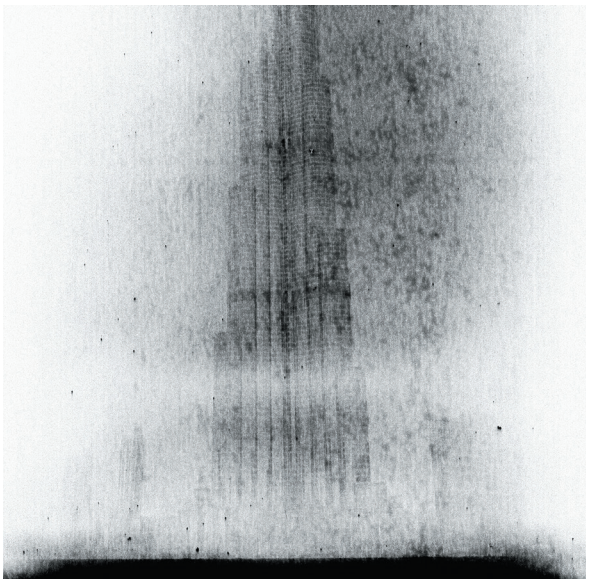
Par F.A.D | *Photo* © ALMINE RECH

Qu'est-ce qui a provoqué la mutation de ce terrien, ingénieur agricole diplômé, en artiste conceptuel? Ziad Antar est né en 1978 à Saida, au sud du Liban, tout comme son confrère Akram Zaatari, qui représentait le Liban à la Biennale de Venise en juin 2013. Saida, une ville traumatisée parmi d'autres dans ce pays instable, mais qui connut des jours tranquilles entre soleil et Méditerranée. Est-ce d'être né au tout début d'une guerre qui allait durer 15 ans que, devenu adulte, Antar vit dans l'obsession de retrouver les traces du paradis perdu? A Saida vit et sévit un photographe, Hashem el Madani. Dans son studio, sous l'enseigne Sheherazade, il a tiré le portrait de tous les habitants de la ville depuis 1948. Inondé, incendié, le studio a continué à fonctionner, bon an mal an. C'est à Madani, devenu son maître, que Antar achète ces pellicules datant de 1976, non seulement "expired" comme l'indique le titre de l'exposition de photos qui en résultera, mais rongées par la fumée et l'humidité. En prenant des photos avec des films produits avant sa naissance, Antar se situe déjà dans un décalage surréaliste qui lui donne l'impression de regarder avec les yeux d'une époque qu'il n'a pas vécue. Ce n'est pas une métaphore mais un fait matériel, physique et chimique. Au tirage, les clichés ainsi pris déforment l'intention initiale du photographe et semblent manifester une vision, voire une vie qui leur est propre, abîmée, décomposée, mais bouleversante.

Attiré par l'image en tant qu'outil d'expression, Antar se lance dans des études de cinéma à Paris. Son travail est aussitôt remarqué et le conduit à effectuer des résidences, au Palais de Tokyo, à l'ENSBA à Paris en 2003 et à la Sharjah Art Foundation, aux EAU, en 2011, ainsi qu'à la Fondation Delfina à Londres. Sur son parcours s'inscrivent des projets en relation avec la guerre, la destruction et la mémoire. Ses pellicules périmées demeurent un support privilégié pour des séries comme "Beirut Bereft" consacrée aux immeubles inachevés de la ville. A l'arrivée, ce travail lui permet de constater que ces bâtiments rongés par le cancer du ciment,

Photos DR





laissés à l'abandon, sont devenus invisibles et inexistants, tant dans un paysage où ils ne sont pas identifiés que dans l'esprit des riverains pour lesquels ils ne réfèrent à rien. Ses pellicules périmées lui permettent également de mettre en avant l'aspect périssable des êtres et des choses. L'image la plus parlante, en ce sens, étant une photo de l'orgueilleux Burj Khalifa de Dubai, sans doute la plus haute tour du monde à l'heure qu'il est. Le cliché est jauni comme s'il datait d'une autre époque, et le magnifique bâtiment apparaît décati, comme il devrait l'être dans une centaine d'années. Quand la Fondation Sharjah lui commande un projet de livre, plutôt qu'aux aspects touristiques de l'Emirat, il s'intéresse aux modifications opérées par la découverte du pétrole sur cette région. Les clichés qu'il prend spontanément, sans narration ou intention préalable, font réapparaître la solitude et la désolation de ces paysages sous les paillettes qui les recouvrent depuis une poignée d'années. Parmi ses projets les plus récents, une installation vidéo, "Safe sounds" donnée à voir à La Criée, le centre d'art contemporain de Rennes dont le nom est en soi un oxymore pour cette œuvre où l'on voit des images muettes, filmées de manière volontairement maladroite, sans filtre ni cadrage. Projetés en triptyque, ces petits films expriment la guerre sans la dire, à travers l'ennui et l'enfermement de leurs protagonistes, leurs sursauts quand explose une bombe ou quand passe un Mirage. Nous sommes en 2006. Saida n'est pas loin des zones cibles de l'armée de l'air israélienne qui opère une offensive massive contre le Liban.

Poète, certes, mais poète désengagé, qui laisse parler l'image sans intervenir ni dans son élaboration ni dans son interprétation, Ziad Antar se situerait presque dans le "ready made". A la différence près que son œuvre est mue par une quête, que de cette quête ressort un désespoir, une amertume, un pathos tout en subjectivité et en conflit évident avec la froide mécanique de "l'objectif". |

Ziad Antar, galerie Almine Rech, 64 rue de Turenne 75003 Paris, www.alminerech.com

Photos DR